

9 Octobre  
1975

## Le Monde

## A Bruxelles

Léo Ferré  
homme-  
orchestre

**L**A soprano vocalise dans le couloir. Les chœurs sont en habits de ville, les musiciens s'agitent, les instruments chahutés font du bruit et les sons s'enchevêtrent. La soprano a regagné sa place, derrière le chef d'orchestre quand il sera là. Elle a oublié ses partitions, elle dit : « Mes partitions ? », et, empressé, un grand jeune homme blond vole et dépose à ses pieds la serviette noire.

Le chef d'orchestre se fraie un passage parmi ses musiciens, il doit avoir soixante ans, il est beau avec des cheveux blancs, il dit : « On prend à... », une quelconque mesure, un geste et le silence, un geste et les notes se rangent sous ses mains.

Ainsi, l'éternel cérémonial des concerts et des répétitions. Mais ce soir-là, mercredi, à Bruxelles, Léo Ferré dirigeait l'Orchestre de Liège et les chœurs de l'Opéra national. Alors, ce n'était pas la même chose.

« Un dé clic. On me téléphone et on me dit qu'on met à ma disposition l'Orchestre de Liège. » Un dé clic, car les tours de chant, ça devenait trop pénible. Un dé clic, tout change. Léo Ferré réalise enfin son rêve. « La musique, j'ai ça en moi depuis que je suis gosse. Mais les autres ne s'en sont pas aperçus. »

Léo Ferré, chef d'orchestre ? Les Bruxellois étaient venus nombreux, pour voir. Ils étaient prêts, sans doute, à dénoncer l'amateurisme, la présomption du chanteur de variétés — ils ont applaudi la performance : Léo Ferré dirige « Coriolan », de Beethoven. (« Quand je dirige « Coriolan »

je pense au Chili ») et le « Concerto pour la main gauche », de Ravel. Il a fermé ses partitions et connaît toute la musique par cœur : Beethoven, Ravel, Ferré. De Ferré, il dirige « la Vie d'artiste », « la Chanson du mal-aimé », « les Amants tristes », « la Solitude ». Et « la Mort des loups » et « Requiem », qu'on ne connaissait pas. Il dirige et il chante en même temps.

Ses mains sont prises par la musique et les mots doivent se débrouiller seuls, sans le secours du geste. Pourtant, charriées par le même courant, musique et paroles se précipitent ensemble : « C'est très difficile ; il faut chanter depuis aussi longtemps que je chante pour pouvoir le faire », dit Léo Ferré. Mais, écartelé, il tient bon. Ce n'est pas seulement une prouesse technique. Quelquefois, on oublie l'habileté, on perd de vue le record et on reçoit l'âme.

Dans un mois, Léo Ferré sera à Paris, au Palais des Congrès, avec le même spectacle, avec Dag Achatz, le pianiste, et Jeanine de Waleyne, la soprano. Dans un an, il enregistrera ses nouvelles chansons, ce qu'il ne peut pas faire pour le moment, à cause d'un contrat avec son éditeur (« Ferré muet, Ravel manchot »). En attendant, c'est Pia Colombo qui fera le disque. En attendant, il est heureux, il vit en Italie, il est son propre éditeur, il entend quelquefois des solistes avec lesquels il voudrait travailler, et quand on cherche des compositeurs qu'il ne pourrait pas diriger, il n'en trouve pas.

CLAIRE DEVARRIEUX.